

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

Dans sa thèse, qui reprend le titre de la conférence sur « La Renaissance de l'idéalisme » donnée le 2 février 1896 à Besançon par Ferdinand Brunetière, Sandrine Schiano-Bennis analyse en ces termes la résurgence de la catégorie d'« idéal » à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle

[...] le sentiment commun de la veulerie de la vie, résumant mille inquiets témoignages, peut constituer en ce sens un des points de départ de cette attitude « idéaliste ». Ce qui les rapproche, c'est une égale et nerveuse insatisfaction de leur époque ; c'est une même et tenace espérance en les vertus de l'art ; c'est la dénégation totale des parades d'une société déclarée « espace inhabitable »<sup>1</sup>.

L'idéalisme serait donc avant tout une réaction face au caractère insatisfaisant de l'existence qui présiderait au geste créateur. Dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'idéalisme trouve une nouvelle expression littéraire en s'opposant au naturalisme qui a pour horizon la mise en lumière des déterminismes qui régissent les corps vivants. Un glissement s'opère ainsi : l'idéalisme n'est plus seulement une réaction face à l'existence, il est également une remise en question d'une nouvelle forme d'expression littéraire, exposée dans *Le Roman expérimental* de Zola en 1880. C'est en nous plaçant sur le plan critique, à travers les figures de Brunetière et Rémy de Gourmont qui emploient de manière récurrente les termes « idéal » et « idéalisme » que nous cernerons les sens de ce terme. La récurrence du terme « idéalisme » est-elle le fruit d'une renaissance à l'identique d'une catégorie qui existait déjà et qui se confondrait avec l'analyse faite par Victor Hugo dans la Préface de *Cromwell* :

Une religion spiritualiste, supplantant le paganisme matériel et extérieur, se glisse au cœur de la société antique, la tue, et dans ce cadavre d'une civilisation décrépite dépose le germe de la civilisation moderne. Cette religion est complète, parce qu'elle est vraie ; entre son dogme et son culte, elle scelle profondément la morale. Et d'abord, pour premières vérités, elle enseigne à l'homme qu'il a deux vies à vivre, l'une passagère, l'autre immortelle ; l'une de la terre, l'autre du ciel. Elle lui montre qu'il est double comme sa destinée, qu'il y a en lui un animal et une intelligence, une âme et un corps ; en un mot, qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels, la première, partant de la pierre pour arriver à l'homme, la seconde, partant de l'homme pour finir à Dieu<sup>2</sup>.

Ou bien cette renaissance est-elle une redéfinition de la catégorie d'idéal, prenant en compte les modifications épistémologiques d'une époque<sup>3</sup> ? Nous tenterons de montrer que cette

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

« renaissance » désigne plutôt une reconstruction permanente de la notion, qui prend acte du matérialisme et du positivisme, et se manifeste dans des glissements sémantiques par rapport aux notions convoquées par Victor Hugo (dualité de l'homme, lien entre morale et esthétique, divinité). Ceci explique le flou terminologique évoqué par Brunetière au début de sa conférence :

Vous entendez bien que je ne prends pas ici ce mot d'Idéalisme dans le sens précis, technique et limitatif que lui donnent les philosophes. Il y a des définitions qui ne sauraient être trop étroites ! mais il y en a d'autres dont il est bon, nécessaire même, de laisser un peu flotter les termes<sup>4</sup>.

**L'idéalisme à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle : une réaction anti-naturaliste et anti-matérialiste.**

Dans son ouvrage consacré à *L'Idéalisme en Angleterre au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, cité par Brunetière dans *La Renaissance de l'idéalisme*, Georges Lyon associe fortement le sens commun du terme « idéalisme » au domaine artistique :

[...] dans le premier sens il [le mot idéalisme] désigne la tendance d'un homme, d'un art ou d'une époque à subordonner les choses de la vie présente aux objets que notre intelligence conçoit ou que rêve notre imagination, objets en qui nulle imperfection ne subsiste et que n'attriste aucune ombre. Cet au-delà réalisé par les poètes et dont la contemplation enchante l'humanité, on l'appelle idéal par opposition au réel<sup>5</sup>.

L'idéalisme artistique repose sur l'imagination, le rêve, la contemplation de la perfection par-delà la réalité. Il s'oppose à la littérature « réaliste », qui reproduit les apparences de l'existence et à l'esthétique naturaliste, définie par Lalande, dans son *Dictionnaire philosophique*, comme une

doctrine qui proscrit toute idéalisation du réel, et même qui s'efforce, par réaction, de mettre surtout en valeur les aspects de la vie ordinairement écartés comme bas et grossiers, ce qui, dans l'homme, relève de la Nature et lui est commun avec les animaux<sup>6</sup>.

Brunetière, dans *Le Roman naturaliste*, désigne le naturalisme comme un art matérialiste, c'est-à-dire,

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

[...] un art qui sacrifie la forme à la matière, le dessin à la couleur, le sentiment à la sensation, l'idéal au réel ; qui ne recule ni devant l'indécence, ni devant la trivialité, la brutalité même ; qui parle enfin son langage à la foule, trouvant sans doute plus facile de donner l'art en pâture aux instincts les plus grossiers des masses que d'élever leur intelligence jusqu'à la hauteur de l'art<sup>7</sup>.

Les catégories employées par Brunetière permettent de définir en creux l'idéalisme : art de la forme, du dessin, du sentiment, du raffinement, qui autorise l'élévation de l'intellect, selon la progression indiquée dans *Le Banquet..* L'emploi du terme « forme » inscrit cette définition dans la filiation de la philosophie platonicienne des Idées, éternelles et intelligibles, constitutives d'un arrière-monde.

Dans un article de 1882 intitulé « Le naturalisme », Rémy de Gourmont donne à la réaction antinaturaliste une portée morale par la superposition de l'antagonisme bien / mal à l'opposition idéalisme / naturalisme.

Les idéalistes n'ont pas plus d'imagination que les naturalistes ; mais, au lieu de l'employer tout entière à la recherche du laid, au lieu de fouiller avec elle les archives imaginaires du mal, ils la mettent à la poursuite du beau éternel, s'applaudissant et à bon droit lorsqu'ils ont pu seulement en attraper et en fixer le reflet, car ils le savent et l'humanité pensante l'a toujours proclamé, ce n'est que par là que les œuvres vivent, et toute œuvre, je le répète ici, quel que soit son point de départ ou son sujet, peut vivre par là<sup>8</sup>.

L'art fixe le reflet des Idées, qui seules donnent leur valeur à l'œuvre<sup>9</sup>. L'idéalisme résulte ici, conformément à l'exigence platonicienne, de l'assimilation du Beau, du Vrai et du Bien en une entité métaphysique. Notons également que l'expression « archives imaginaires du mal » met en lumière une ligne de partage entre naturalisme et idéalisme : les deux courants ne s'attachent pas au document réel, mais à des reflets, des mirages, des produits de l'imagination. Le naturalisme est en quelque sorte considéré par Rémy de Gourmont comme un idéalisme à rebours. D'autre part, un rapprochement peut être effectué entre le premier principe de la philosophie platonicienne et le Dieu chrétien, qui fonde le principe de la dualité humaine, évoqué par Rémy de Gourmont :

Nous tous tant que nous sommes, quelles que soient nos aspirations vers le vrai, le bien, nous avons toujours dans un coin les taches du mensonge, du laid, du mal ; comme il n'y a pas de santé parfaite, il n'y a pas de moralité sans fêlure. Mais aussi, quelque bas et quelque immonde que soit un être, il a toujours un peu de lui-même

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

qui échappe à la gangrène ; quelque corrompue que soit une société, il doit toujours être facile d'y trouver les dix justes [...]<sup>10</sup>.

Ainsi, l'idéalisme n'est pas seulement l'expression de la perfection rêvée, mais la mise en scène de la tension issue de la dualité humaine, « l'homme comme un être double, *homo duplex* : d'un côté, la volonté qui est la condition de l'intelligence, de l'autre l'assujettissement aux lois du monde physique<sup>11</sup> » comme l'écrit R. de Gourmont dans l'article de 1882. Cette dualité suscite un intérêt reposant sur des problématiques morales, assimilant l'homme à une créature sublime, dans la relecture néoplatonicienne. Celle-ci est résumée par Victor Hugo :

Du jour où le christianisme a dit à l'homme : « Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthétré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élancé vers le ciel, sa patrie » ; de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe<sup>12</sup> ?

Cette tension entre les deux natures de l'homme est déplacée par Brunetière sur la question de la représentation sociale des couches populaires. Conscient des recoulements entre la question morale et la représentation du peuple, le critique élargit démocratiquement la notion d'idéal, en substituant au matérialisme, le rang social<sup>13</sup> : « Non pas certes que les plus humbles et les plus dédaignés d'entre nous n'aient le droit d'avoir eux aussi leur roman, - à cette condition toutefois que dans la profondeur de leur abaissement on fasse luire quelque « rayon d'idéal »<sup>14</sup>. »

C'est donc dans le domaine moral que la dimension antinaturaliste de l'idéalisme apparaît le plus manifestement : l'idéalisme est la représentation d'une perfection rêvée, noblesse d'âme à défaut de noblesse de rang, qui conduit l'homme au Bien. Cependant, les influences philosophiques qui nourrissent la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle conduisent à des glissements et des scissions sémantiques de ce terme.

**L'idéalisme fin de siècle : un produit de synthèse aux multiples facettes.**

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

Plutôt que de parler de l'idéalisme fin de siècle au singulier, il serait plus exact de mettre le terme au pluriel. En effet, la notion est composite et procède par synthèse de sens différents, qui puisent dans des domaines aussi variés que la science, la philosophie, la morale et la métaphysique.

Un premier glissement du terme peut être observé chez Rémy de Gourmont. Dans la Préface du *Livre des masques* de 1896, le critique prend ses distances avec l'assimilation de l'idéalisme à l'antinaturalisme : « [I]a révolte idéaliste ne se dressa donc pas contre les œuvres (à moins que contre les basses œuvres) du naturalisme, mais contre sa théorie ou plutôt contre sa prétention<sup>15</sup>. » Cette prise de position évolue par la suite vers le refus radical de cette assimilation :

[...] c'est le mot à tout faire. Pour [I]es simplistes, un peu bornés, l'idéalisme est le contraire du naturalisme, — et voilà ; cela signifie la romance, les étoiles, le progrès, les chevaux de fiacre, les phares, l'amour, les montagnes, le peuple, toute la farce sentimentale dont on truffe entre gens du monde, les petits pains fourrés du thé de cinq heures<sup>16</sup>.

La métaphore alimentaire de la « farce sentimentale » engage une polémique avec le sens commun du terme « idéalisme » - contemplation de la perfection morale et esthétique. L'énumération des thématiques mises en œuvre dans les œuvres idéalistes permet de souligner le caractère conventionnel des topoï qui la composent. Cette critique s'écrit ainsi au miroir des accusations portées contre le naturalisme, accusé de flatter les bas instincts du public. Jouant sur la dualité, dont il flatterait le versant positif, l'idéalisme serait une étiquette commerciale, garantissant le romanesque mièvre et les chimères sentimentales et esthétiques.

Rémy de Gourmont se détache ainsi de la position de Brunetière, qui, dans *Le Roman naturaliste*, souligne l'importance du sentiment dans l'appréciation d'une œuvre, se plaçant ainsi du côté de la réception. L'œuvre de qualité, pour Brunetière, est celle qui touche son lecteur, qui s'inscrit « dans cet ordre des sentiments qui dérident tous les visages, qui mouillent tous les yeux, et font battre tous les cœurs<sup>17</sup> » - émotion qui prend racine dans la mise en scène de tensions morales.

La rupture énoncée par Gourmont coïncide avec sa conversion au symbolisme, qui le conduit à aborder l'idéalisme dans la filiation philosophique de Schopenhauer. La notion est ainsi reconstruite contre l'indissoluble triade formée de la morale, l'esthétique et la

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

métaphysique défendue par Brunetière. Dans *L'idéalisme*, Gourmont distingue les deux sens du terme en dissociant explicitement le domaine moral et religieux et le domaine philosophique :

L'un vient de *idéal* et l'autre de *idée*. L'un est l'expression d'un état moral ou religieux ; il est à peu près synonyme de spiritualisme [...]. L'autre idéalisme, qu'on aurait mieux fait d'appeler idéisme, et que Nietzsche a poussé jusqu'au phénoménalisme est une conception philosophique du monde<sup>18</sup>.

Cette greffe philosophique effectuée sur la notion implique une prise de distance avec son acception commune, définie par G. Lyon et incarnée par Brunetière, « cet homme dur [qui] s'attendrit<sup>19</sup> » pour reprendre l'expression de Rémy de Gourmont. Condensant dans un paragraphe l'enseignement de Kant, Nietzsche, et Schopenhauer, Rémy de Gourmont déplace le foyer d'intérêt de la connaissance de l'objet en soi à la relation entre le moi et le monde :

Les conséquences [...] sont nettes : on ne connaît que sa propre intelligence, que soi, seule réalité, le monde spécial et unique que le moi détient, véhicule, déforme, exténué ; recréé selon sa personnelle activité ; rien ne se meut en dehors du sujet connaissant ; tout ce que je pense est réel : la seule réalité, c'est la pensée<sup>20</sup>.

Cette inflexion vise à la défense du Symbolisme, qui serait l'expression artistique du principe philosophique de l'Idéalisme :

L'Idéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu intellectuel dans la série intellectuelle ; le Symbolisme pourra (et même devra) être considéré par nous comme le libre et personnel développement de l'individu esthétique dans la série esthétique, — et les symboles qu'il imaginera ou qu'il expliquera seront imaginés ou expliqués selon la conception spéciale du monde morphologiquement possible à chaque cerveau symbolisateur<sup>21</sup>.

La philosophie de Schopenhauer est ainsi mise au service de la défense d'un courant esthétique en opérant un glissement sémantique du terme « idéalisme » ; ou, comme l'écrit Karl-D Uitti :

Gourmont ne connaissait que superficiellement l'idéalisme allemand dont il se réclamait. Pourtant le fait reste indéniable que cet idéalisme servit à jeter les bases d'une véritable apologie symboliste. En jouant avec le mot « idéalisme » et en s'appuyant sur les traditions pessimistes et psychologiques répandues en 1890, Gourmont sut donner à la nouvelle littérature un cachet de respectabilité intellectuelle [...]<sup>22</sup>.

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

Est-ce à dire que cette définition philosophique soit propre à Gourmont et que les deux idéalismes se séparent sur la seule introduction des doctrines philosophiques de l'idéalité du monde dans le champ critique ? Affirmer cela serait un peu rapide... En effet, lorsque Brunetière évoque « les pans critiques de l'histoire » permettant de synthétiser la notion d'idéalisme, il n'est pas sans ignorer la diffusion concomitante de la nouvelle acception philosophique du terme. L'ouvrage de G. Lyon qu'il cite comme source contient des formules proches de celles de Gourmont : « Nous conclurons, axiome où se résume la philosophie idéaliste : ce qui existe des choses, ce sont les idées que l'esprit en possède<sup>23</sup> ». Dans une note de *La Renaissance de l'idéalisme*, Brunetière affirme la compatibilité de sa conception de l'idéalisme avec le nouveau sens philosophique présenté dans l'ouvrage de G. Lyon. Certes, Brunetière ne s'attarde pas à analyser ou à illustrer cette nouvelle synthèse... il n'en demeure pas moins que la possibilité de cette articulation peut être rapidement retracée.

Tout d'abord, en définissant l'idéalisme par la métaphore du *theatrum mundi*, Brunetière effectue une synthèse entre l'esthétique classique, la morale et la métaphysique par la réévaluation de la figure du Deus absconditus :

[...] la persuasion, l'intime persuasion, la croyance indestructible que derrière la toile, au-delà de la scène où se jouent le drame de l'histoire et le spectacle de la nature, une cause invisible, un mystérieux auteur se cache, – Deus absconditus, - qui en a réglé d'avance la succession et les péripéties<sup>24</sup>.

Ethique, esthétique et métaphysique se retrouvent alors dans la valorisation d'un patrimoine littéraire qui fournit un fil conducteur à l'idéalisme de Brunetière. De la morale à la métaphysique, du *deus absconditus* de la tragédie racinienne à l'idéalisme religieux, il n'y a qu'un pas, franchi par le critique avec sa conversion au catholicisme aux alentours de 1900. La théorie platonicienne qui faisait l'objet d'une relecture métaphysique et religieuse chez les néo-platoniciens entre en harmonie avec ce nouveau déplacement critique : l'idéal prend alors une coloration religieuse et divine. La même métaphore du théâtre est utilisée par G. Lyon, lorsqu'il écrit : « Cette philosophie prend le nom d'idéaliste, qui aperçoit, au dessus du monde actuel, tout un autre univers que nos pensées composent et dont un esprit omniscient, le nôtre, peut-être, fournit le théâtre<sup>25</sup> ». La valorisation du XVII<sup>ème</sup> siècle par opposition au XVIII<sup>ème</sup> siècle

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

réunit Brunetière et G. Lyon, opérant un glissement du couple philosophie-science au couple philosophie-métaphysique :

[...] en France, le siècle philosophique ne fut pas le XVIII<sup>ème</sup> siècle, bien qu'il se soit complaisamment donné ce nom. Le siècle philosophique français a été le XVII<sup>e</sup>. L'âge de Condillac, de Diderot, de Rousseau, de Voltaire, fut grand et très grand à d'autres égards ; il fut même philosophique en un sens, si l'on veut par ce mot rappeler qu'il s'attribua la mission de transformer la société sur le modèle accompli que la haute réflexion propose. Mais si par philosophie on entend l'étude méditative de ces problèmes qui dépassent de l'infini les questions ardentes pour lesquelles s'agitent et bataillent les sociétés, en ce cas, au XVIII<sup>ème</sup> siècle, chez nous, quelle indigence<sup>26</sup> !

De tels propos rejoignent la conception de la littérature idéaliste selon Brunetière, dans la valorisation du « mystère<sup>27</sup> », fondé sur un arrière-monde immuable qui se situe à mi-chemin entre l'inaccessible absolu (le deus abconditus) et une relation dramatique d'une conscience à cette Idée au sens platonicien. Cette interprétation de la lecture de Brunetière est validée par le commentaire qu'il réalise de la citation de G. Lyon fondée sur la métaphore du théâtre : « qui aperçoit, au dessus du monde actuel, - *j'aimerais mieux dire au-delà* - tout un autre univers que nos pensées composent<sup>28</sup> », qui restaure le principe de l'arrière-monde. Le principe de l'idéisme, pour reprendre le néologisme formé par R. de Gourmont repose chez Brunetière sur la synthèse de deux filiations philosophiques distinctes, définies par Lalande dans son *Dictionnaire philosophique* à l'article « idéalisme » :

1. [...] Le Platonisme n'a cessé, depuis lors, d'être appelé un Idéalisme, mais surtout en tant qu'il est la doctrine des Idées (et peut-être aussi en tant qu'il met au sommet des choses l'Idée normative du Bien [...]). 2. A partir du XVIII<sup>ème</sup> siècle, ce terme est fréquemment employé pour désigner la doctrine de Berkeley [...]<sup>29</sup>.

Or, bien que néo-platonicien dans l'âme, Brunetière retient le chapitre consacré à Berkeley qu'il considère « naturellement [comme] le héros » de l'ouvrage de G. Lyon. Ce dernier résume ainsi la doctrine de Berkeley, dont on peut mesurer l'éloignement d'avec les doctrines platoniciennes :

C'est qu'à son point de départ l'idéalisme berkeleyen se manifeste comme un pur phénoménisme : les abstractions, les idées innées, les entéléchies de l'ontologie classique. On s'y découvre aux antipodes du cartésianisme, selon qui le réel était

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

l'intelligible et qui donnait pour illusoire tout ce qui était l'objet des sens. Le sensible, l'imaginable même devient ici littéralement vrai<sup>30</sup>.

Pourtant, dans la note, Brunetière réconcilie les deux et passe outre la contradiction. Une citation des *Cahiers de Berkeley*, donnée par G. Lyon, lui permet peut-être définir à nouveau le terme « idée » : « Par idée, je désigne toute chose sensible ou imaginable<sup>31</sup>. » Brunetière, au cours de sa lecture effectue, sans doute une légère torsion, en conservant le sens platonicien de l'Idée et en rendant l'arrière-monde accessible par le sensible ou l'imagination. Cette lecture répartit le dualisme humain sur ces deux doctrines pour les rendre complémentaires : la lecture néo-platonicienne traduirait le sens moral et spirituel de l'Homme, tandis que Berkeley rachèterait sa part sensible. Car, comme l'écrit G. Lyon, « Berkeley maintient un Dieu, des âmes, la liberté et il élève sur le principe causal un immense spiritualisme<sup>32</sup> », « un idéalisme absolu, théologique par les visées, mais empirique par la méthode<sup>33</sup> ». Une telle conception rejoint l'homo duplex néo-platonicien ; l'oscillation entre le sensible et l'imagination, les sens et l'intellect valide la portée métaphysique de l'idéalisme Berkeleyen. Brunetière opère ainsi une fusion entre deux courants philosophiques *a priori* contradictoires, mais que Berkeley, en ne refusant pas toute métaphysique permet d'accorder : le phénoménisme, de manière surprenante, permet d'accéder à l'Idée, qui conserve son sens platonicien dans la lecture de Brunetière.

Par conséquent, c'est surtout sur la place de la métaphysique que les deux idéalismes se séparent. L'articulation qu'ils opèrent entre des bribes philosophiques éparses les conduit à des positions antagonistes : ainsi, l'alliance de l'arrière-monde platonicien à la théorie de la perception chez Berkeley reste compatible avec une permanence de la Vérité théologique et morale pour Brunetière, là où le pessimisme Schopenhauerien recouvre une dimension plus anarchique chez Gourmont, allant jusqu'à la contestation des Idées platoniciennes, éternelles :

Mais non, — et il importe de cartonner à cette page le dictionnaire des lieux communs : l'idéalisme est une doctrine immorale et désespérante ; anti-sociale et anti-humaine, — et pour cela l'idéalisme est une doctrine très recommandable, en un temps où il s'agit non de conserver, mais de détruire<sup>34</sup>.

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

L'idéalisme de Gourmont se situe donc du côté de la subversion et de la destruction – comme un écho à l'appel rimbaudien au Déluge. Cette assertion le conduit à rejeter la métaphysique héritée du néo-platonisme constitutif de sa position de 1882 pour réfuter, en 1904

[...] le dédoublement de l'homme en deux parties, la pensée, l'être physique, l'une considérant l'autre et prétendant le contenir, [lequel] n'est qu'un amusement philosophique qui devient impossible dès que l'on garde tout son sang-froid<sup>35</sup>.

**La portée critique de l'idéalisme dans le champ scientifique et politique.**

La mise en lumière des glissements sémantiques du terme « idéalisme » nous invite à réévaluer la relation entre ce terme avec deux champs : la science, qui a partie liée avec le matérialisme auquel s'opposait initialement l'idéalisme, et la politique.

Dans *La Renaissance de l'idéalisme*, Brunetière cite Claude Bernard, dont l'ouvrage sur *La Médecine Expérimentale* a inspiré *Le Roman expérimental* zolien : « On doit [...] donner libre carrière à son imagination ; c'est l'idée qui est le principe de tout raisonnement et de toute invention ; c'est à elle que revient toute espèce d'initiative<sup>36</sup>. » Cette utilisation des sources zoliennes conduit à un renversement : l'imagination est première ; elle supplante les faits et devient le fondement même de la démarche rationnelle en lui donnant ses principes. Dans le prolongement du 17<sup>ème</sup> qu'il affectionne, Brunetière va encore plus loin que Pascal qui écrivait :

Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes pour pouvoir y consentir qu'il serait ridicule que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre pour pouvoir les recevoir.

A la séparation entre le cœur et la raison, se superpose la distinction entre science et art, puisque ce dernier est intimement lié à la métaphysique :

Comme si [...] l'art et la science n'étaient pas, dans l'histoire éternelle et vivante contradiction l'un de l'autre : la science pliant la liberté de l'esprit humain au joug des lois de la nature et s'imposant comme d'autorité, l'art au contraire échappant à la contrainte de ces lois, et rendant à l'intelligence la pleine possession d'elle-même<sup>37</sup>.

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

En remettant en cause la prétention de la science à rendre compte de ce qu'il nomme des questionnements essentiels<sup>38</sup>, Brunetière délimite un champ moral et métaphysique qui échappe au discours scientifique. En rétablissant le premier principe de la science comme relevant de la métaphysique, Brunetière adopte une stratégie de renversement du matérialisme : il tente de montrer que l'utilisation des textes philosophiques et scientifiques par le courant naturaliste repose sur une troncation et une sélection. Dans une note de *La Renaissance de l'idéalisme*, il se livre à un commentaire de la bibliographie d'Auguste Comte : en dénonçant la réduction de la pensée de celui-ci à ces écrits positivistes, le critique souhaite montrer qu'il n'existe pas de matérialisme ni de positivisme sans un dépassement de ceux-ci par le domaine métaphysique et moral<sup>39</sup>. Ainsi, la démarche de Brunetière n'est pas sans rappeler la dialectique hégelienne : le matérialisme n'est admis que s'il est repris et dépassé par la métaphysique. Les adversaires positivistes deviennent alors, par un tour de force rhétorique, les alliés d'un idéalisme composite<sup>40</sup>.

Non sans ironie, Rémy de Gourmont souligne le rejet tardif et opportuniste de la science par Brunetière<sup>41</sup>. En 1904, dans « Les racines de l'idéalisme », le critique reprend le point de départ Schopenhauerien pour développer une réflexion sur l'expérience<sup>42</sup> et la science. Ce glissement au domaine scientifique aboutit à la démonstration des limites de l'idéalisme : la perception ne permettant pas une connaissance de la matière en soi, le sujet en est réduit à conclure à la relativité de ses perceptions. Une telle conception fait des sens le produit de l'organisme. Rémy de Gourmont applique également cette idée à la pensée : « il y a en effet une physique de la pensée ; on sait que c'est un produit, puisqu'on peut la tarir en lésant l'organe producteur. La pensée est non seulement un produit, mais un produit matériel, mesurable, pondérable<sup>43</sup>. » Cette assertion s'inscrit en résonnance avec le philosophe le plus matérialiste qu'il soit, La Mettrie, qui dans *L'histoire naturelle de l'âme* (publiée en 1745) avait provoqué un scandale en décrétant que : « Le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile. » L'intrication entre la matière sensible et la pensée individuelle est exprimée dans une formulation chiasmique paradoxale qui tient lieu de conclusion aux *Racines de l'idéalisme* : « Les raisons de l'idéalisme plongent dans la matière, profondément. Idéalisme veut dire matérialisme ; et à l'inverse, matérialisme veut dire idéalisme<sup>44</sup>. » Ce renversement de l'idéalisme trouve son antagoniste, dans la formule de Brunetière qui tente de ramener le

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

matérialisme à la métaphysique : « serait-ce donc, décidément, en tout pays, le sort du réalisme que de tourner au mysticisme ? Il est vrai que le mysticisme de tout temps, a si facilement tourné lui-même au réalisme<sup>45</sup> ? »

C'est également dans le domaine politique que l'idéalisme trouve des répercussions. A cet égard, et dans un contexte français traversé par de violentes crises politiques, l'idéalisme ne se situe plus seulement par delà le réel mais il tend à en devenir un principe organisateur. Lors de sa conférence sur *La Renaissance de l'idéalisme*, Brunetière aborde trois points : l'art, la science et la politique. Cette organisation tripartite, si elle n'est pas sans lien avec la tradition rhétorique, peut être assimilée à la triade hégélienne qui fait de l'art, la politique et la religion le point d'aboutissement de l'esprit humain - chez Brunetière, la religion étant présente en creux, dans le constat de la faillite partielle de la science. Considérant le champ politique, le critique proscrit tout individualisme au profit d'un Idéal collectif, indéfini : « Ce ne sont pas les idées qui semblent aujourd'hui gouverner notre politique ; ce ne sont pas même les grands intérêts [...] mais des intérêts particuliers, des appétits et des convoitises<sup>46</sup> » déclare-t-il. Dans cette perspective, opposant les idées et leurs réalisations politiques, l'auteur se livre à une réflexion autour du mot « socialisme » : « Je regrette qu'un mot qui ne devrait être, [...] qu'on avait inventé que pour être l'antithèse du mot d'égoïsme et le synonyme de solidarité en soit venu jusqu'à ne signifier que haine et misérable envie<sup>47</sup> » écrit-il. En matière de politique, l'idéalisme de Brunetière se caractérise avant tout par sa portée critique : il sert la déconstruction d'autres idéalistes, qui ne trouvent que des réalisations imparfaites.

Au contraire, dans le prolongement de l'idéalisme comme idéité du monde, Rémy de Gourmont questionne l'articulation de l'Anarchisme et du despotisme avec l'individualisme :

Un individu est un monde ; cent individus font cent mondes et les uns aussi légitimes que les autres : l'idéaliste ne saurait donc admettre qu'un seul type de gouvernement, l'anarchie ; mais s'il pousse un peu plus avant l'analyse de sa théorie il admettra encore, avec la même logique (et avec plus de complaisance) la domination de tous par quelques-uns, ce qui, d'après l'identité des contraires, est spéculativement homologue et pratiquement équivalent.

L'idéalisme pessimiste de Schopenhauer aboutissait au despotisme ; l'idéalisme optimiste de Hégel se résout dans l'anarchie : il suffit d'évoquer la méthode des différenciations pour donner raison à Schopenhauer<sup>48</sup>.

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

Ce constat ouvre, pour Gourmont, une seule voie acceptable : la réalisation de l'idéalisme en art, domaine privilégié de la subjectivité. Alors que c'est peut-être, paradoxalement, dans cette réalisation de l'individu par et dans ses convictions que se manifestent le mieux les deux bouts de l'idéalisme - celui de l'arrière-monde, qui renoue avec la foi, et celui de la conscience, qui éclate dans l'anarchisme - que Zola, naturaliste, rapproche dans *Lourdes* :

Et Pierre, maintenant, songeait à ces anarchistes qui voulaient renouveler et sauver le monde en le détruisant. Ce n'étaient que des rêveurs, et des rêveurs atroces, mais des rêveurs comme les innocents pèlerins, dont il avait vu le troupeau extatique agenouillé devant la Grotte. Si les anarchistes, les socialistes extrêmes demandaient violemment l'égalité dans la richesse, la mise en commun des jouissances de ce monde, les pèlerins réclamaient avec des larmes, l'égalité dans la santé, le partage équitable de la paix morale et physique. Ceux-ci comptaient sur le miracle, les autres s'adressaient à l'action brutale<sup>49</sup>.

**Conclusion :** Nous avons mis en évidence la progression de la construction de la notion d'idéalisme. Le sémantisme de ce terme n'est pas stable : à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, si l'idéalisme prend racine dans la continuité du néo-platonisme, il se nourrit également des apports de la philosophie allemande. Remodelage du sens, synthèse de pans critiques de l'histoire des idées, pont jeté entre des disciplines, l'idéalisme apparaît comme un écheveau complexe, dont les fils partent dans des directions éparses. Que subsiste-t-il en effet, de l'héritage platonicien, en cette fin du XIX<sup>ème</sup> siècle où les bouleversements scientifiques, politiques et littéraires conduisent à utiliser le terme « idéalisme » comme un porte-drapeau ? Les différentes acceptations ne cessent de glisser, jusqu'à se contredire parfois, comme en atteste le parcours de la notion chez Gourmont. Mais c'est surtout sur le plan de la métaphysique que se séparent les sens du terme, invitant à reconsiderer l'articulation de la notion avec la science et la politique. Si on considère cette entrée dans la modernité philosophique et la réarticulation de la position antagoniste au sein du mot « idéalisme », même au prix de fusions paradoxales (matérialisme contre idéalisme, représentation d'une conscience contre vérité des arrières-monde), c'est à cet égard, seulement, que l'on peut parler d'une renaissance.

---

<sup>1</sup> S. Schiano-Bennis, *La Renaissance de l'idéalisme*, Paris, Champion, 1999, p. 18.

<sup>2</sup> V. Hugo, *Oeuvre complète*, t. X, Bruxelles, A. Wahlen, 1837, p. 289.

<sup>3</sup> Cette redéfinition est un signe de la lutte constante que mène l'idéalisme à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, comme le souligne M. Brix dans son article « L'idéalisme fin-de-siècle », *Romantisme*, 2004, n°124.

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

<sup>4</sup> F. Brunetière, *La Renaissance de l'idéalisme*, Paris, Firmin-Didot, 1896, p. 42.

<sup>5</sup> G. Lyon, *L'idéalisme en Angleterre à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Alcan, 1888, p. 1.

<sup>6</sup> A. Lalande, *Vocabulaire philosophique*, Paris, PUF, 1962, p. 666.

<sup>7</sup> F. Brunetière, *Le roman naturaliste*, Paris, Calmann-Lévi, 1883, p. 3.

<sup>8</sup> R. de Gourmont, « Le naturalisme », article de 1882, en ligne sur :

[http://www.remydegourmont.org/de\\_rg/autres\\_ecrits/melangeslitteraires/lenaturalisme.htm](http://www.remydegourmont.org/de_rg/autres_ecrits/melangeslitteraires/lenaturalisme.htm)

<sup>9</sup> Cette conception est défendue par Brunetière, qui, dans *Le Roman naturaliste*, écrit qu' « [i]l n'y a plus de littérature si ce sont les choses elles-mêmes, et non plus les idées des choses que la langue s'efforce d'évoquer », *op. cit.*, p. 104.

<sup>10</sup> R. de Gourmont, « Le naturalisme », *art. cit.*

<sup>11</sup> *Idem*.

<sup>12</sup> V. Hugo, *Œuvre complète*, *op. cit.*, p. 295.

<sup>13</sup> Cette remarque permet d'élargir le socle de la notion de roman idéaliste développée par J-M. Seillan dans son ouvrage *Le roman idéaliste à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Garnier, 2011. Afin de définir une poétique commune à un corpus antinaturaliste, l'auteur distingue une topographie mondaine, permettant la mise en scène d'un « isolat social homogène » (p. 130). Pour l'auteur, les idéalistes « assimil[e]nt Beau idéal et élite sociale » (p. 150). Les couches populaires seraient ainsi exclues du roman idéaliste. La remarque de Brunetière prend donc acte de la possibilité de représenter toutes les couches sociales, que le réalisme et le naturalisme ont exploité, mais en opérant un glissement du domaine social au domaine moral.

<sup>14</sup> F. Brunetière, *Le Roman naturaliste*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>15</sup> R. De Gourmont, Préface au *Livre des Masques*, en ligne sur

[http://www.remydegourmont.org/de\\_rg/oeuvres/livredesmasques/textes01.htm](http://www.remydegourmont.org/de_rg/oeuvres/livredesmasques/textes01.htm)

<sup>16</sup> R. de Gourmont, « L'idéalisme », texte disponible en ligne sur

[http://www.remydegourmont.org/de\\_rg/oeuvres/idealisme/textes.htm#lidealisme](http://www.remydegourmont.org/de_rg/oeuvres/idealisme/textes.htm#lidealisme)

<sup>17</sup> F. Brunetière, *Le Roman naturaliste*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>18</sup> R. de Gourmont, « Les racines de l'idéalisme » in *Promenades philosophiques*, Paris, Mercure de France, 1925-1931, p. 80.

<sup>19</sup> *Idem*.

<sup>20</sup> R. de Gourmont, « L'idéalisme », *art. cit.*

<sup>21</sup> *Idem*.

<sup>22</sup> K. D. Uitti, *La passion littéraire de Rémy de Gourmont*, Princeton University New Jersey & Presses Universitaires de France, 1962. p. 67.

<sup>23</sup> G. Lyon, *L'idéalisme en Angleterre à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>24</sup> F. Brunetière, *La Renaissance de l'idéalisme*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>25</sup> G. Lyon, *L'idéalisme en Angleterre au XVII<sup>ème</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 1-2.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>27</sup> F. Brunetière, *La Renaissance de l'Idéalisme*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>29</sup> A. Lalande, *Dictionnaire philosophique*, *op. cit.*, p. 436-437.

<sup>30</sup> G. Lyon, *L'idéalisme en Angleterre au XVII<sup>ème</sup> siècle*, *op. cit.*, p. 306.

<sup>31</sup> *Idem*.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>34</sup> R. de Gourmont, « L'idéalisme », *art. cit.*

<sup>35</sup> R de Gourmont, « Les racines de l'idéalisme », in *Promenades philosophiques*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>36</sup> F. Brunetière, *La Renaissance de l'idéalisme*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>37</sup> F. Brunetière, *Le roman naturaliste*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>38</sup> F. Brunetière, *La Renaissance de l'idéalisme*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>40</sup> La même stratégie est manifeste à propos de la dédicace à de G. Lyon à M. Berthelot. *Ibid.*, p. 45-46.

<sup>41</sup> Il faut rappeler que les relations de Brunetière avec la science n'ont pas été marquées de manière permanente par la défiance. Celui-ci a adapté la théorie de Darwin à l'évolution de l'histoire littéraire.

**Constructions de la notion d'idéalisme dans la critique de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle  
chez F. Brunetière et R. de Gourmont.**

Pascaline Hamon (Doctorante contractuelle – CRP 19 Equipe Zola)

---

<sup>42</sup> La notion d'expérience, reprise par Gourmont, fait écho au *Roman expérimental* de Zola. Toutefois l'analyse de R. de Gourmont en faire un élément exogène par rapport à la fiction et l'expérience : l'expérimentation est réalisée par le sujet sur lui-même et transcrit dans l'œuvre littéraire. Cette nuance peut être mise en relation avec l'objection formulée par Brunetière dans *Le Roman naturaliste*, *op. cit.*, p. 108 : « Expérimenter sur Coupeau, se serait se procurer un Coupeau que l'on tiendrait en chartre privée [...]. »

<sup>43</sup> R. de Gourmont, « Les racines de l'idéalisme » in *Promenades philosophiques*, *op. cit.*, p. 103.

<sup>44</sup> *Idem*.

<sup>45</sup> F. Brunetière, *Le Roman naturaliste*, *op. cit.*, p. 41.

<sup>46</sup> F. Brunetière, *La Renaissance de l'idéalisme*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 95-96.

<sup>48</sup> R. de Gourmont ; « L'Idéalisme », *art. cit.*

<sup>49</sup> E. Zola, *Lourdes*, Paris, Nouveau Monde Edition, 2007, p. 338.